

Arthus Bayard
et Les Maîtres du temps

Penicillium notatum

Laurent Bettoni

Arthus Bayard
et Les Maîtres
du temps

Penicillium notatum

Don Quichotte éditions

[www.donquichotte- editions.com](http://www.donquichotte-editions.com)

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2013.

ISBN : 978-235949-173-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour mon fils, Léo,
à qui je dois les plus grandes joies de ma vie
et à qui Arthus ressemble tant.*

*Pour mon frère, Julien,
qui aurait adoré cette histoire
et à qui j'aurais adoré la lire.*

« On trouve parfois ce qu'on ne cherche pas. »

(sir Alexander Fleming.)

« Il possède deux des trois qualités nécessaires au parfait détective : le pouvoir d'observer et celui de déduire. Il ne lui manque que le savoir, et cela peut venir avec le temps. »

(sir Arthur Conan Doyle,
Le Signe des Quatre.)

Ce samedi- là, tous se réunirent dans la cuisine autour de Tomaso, qui préparait le petit déjeuner pour la famille au grand complet. Au grand complet signifiait le groupe des quatre habituels : Loreena la gouvernante, Tomaso l'homme de main, Lalie et Arthus, les deux adolescents de quatorze ans, auxquels s'ajoutaient Bérengère et Thibault Saint- Ange. Les parents de Lalie participaient à cette collation matinale, ce qui n'était pas si fréquent.

Il fallait bien reconnaître que les Saint- Ange, s'ils adoraient leurs enfants – Arthus n'était pas leur fils, mais ils le considéraient comme tel –, ils les adoraient à leur façon et, au sens propre, quand ils avaient le temps.

Thibault dirigeait seul, depuis la disparition accidentelle de Paul et Clémence Bayard, les parents d'Arthus, la société Multi-Technologies Entreprise. Les deux hommes avaient fondé ensemble cette société. Elle investissait et produisait dans plusieurs domaines technologiques tels que la chimie, les médicaments, les matériaux, etc. Elle avait connu un essor incroyablement rapide. En très peu de temps, elle avait acquis une envergure internationale et avait implanté des filiales un peu partout dans le monde. Elle employait aujourd'hui des dizaines de milliers de salariés. La gestion de cette entité tentaculaire accaparait Thibault vingt- quatre heures sur vingt- quatre, sept jours sur sept.

Arthus, bien sûr, avait hérité des parts de ses parents et possédait la moitié de MT Entreprise, mais il n'avait

ni l'âge ni les compétences pour apporter une aide quelconque à Thibault. Celui-ci s'interrogeait souvent sur les motivations de son jeune protégé à vouloir reprendre un jour le flambeau. Le garçon paraissait se désintéresser complètement du monde de l'entreprise et des affaires. Il se montrait même régulièrement critique à son encontre.

Cela donnait lieu à des débats passionnés entre eux. « À quoi sert d'amasser autant d'argent ? questionnait Arthus. Qu'allons-nous faire de tout ça ? Nous avons tant, alors que d'autres ont si peu. Tu ne trouves pas qu'il y a un déséquilibre ? » Thibault souriait et reconnaissait Clémence à travers Arthus. Le jeune homme ressemblait tant à sa mère, il se montrait aussi généreux qu'elle. « Ta mère serait fière de toi si elle t'entendait, et elle aurait raison, répondait Thibault. Mais comprends bien qu'en développant cette entreprise nous créons des emplois, nous apportons un salaire et de quoi vivre aux gens dont tu parles. Et, comme c'est nous qui prenons les risques, qui investissons de l'argent, je trouve normal que nous en récupérions un peu plus que les autres. N'es-tu pas content d'habiter dans cette maison, de pouvoir faire de la musique dans un vrai studio, de partir au ski en hiver, à la mer en été, de t'acheter sans compter tout ce que tu désires ? »

Thibault n'avait pas tort, Arthus en convenait. Évidemment, il adorait cette maison située en plein Paris, un immeuble privatif dans lequel ils vivaient tous. Habiter là était un privilège unique. Les fenêtres donnaient sur la Seine, Notre-Dame et l'île de la Cité. En sous-sol se trouvaient un studio de répétition, une piscine et une salle de sport. Le dernier étage ouvrait sur une terrasse avec vue panoramique sur trois cent soixante degrés. Oui, bien sûr qu'Arthus adorait ça. Et tout le reste, d'ailleurs. On s'accoutumait parfaitement au luxe, pas de problème. Mais ce qu'il voulait, lui, c'était le luxe pour tous. « Tu es un idéaliste, disait

Thibault. Tu es un utopiste, et c'est normal à ton âge. Nous en reparlerons dans quelques années. »

Arthus prétendait qu'il ne changerait pas d'avis en vieillissant et qu'il ne sacrifierait jamais non plus sa famille à son travail. Ce à quoi Thibault rétorquait qu'il avait bien conscience d'être souvent absent et de ne pouvoir leur consacrer, à Lalie et à lui, le temps qu'il souhaitait, mais qu'il agissait ainsi pour eux, justement, pour leur bonheur et leur avenir.

« Thibault a raison, intervenait Bérengère. Et ne lève pas les yeux au ciel, Lalie. Ton père ne pense qu'à nous, qu'à notre bien, et on n'a rien sans rien, ma chérie. »

Bérengère regrettait elle aussi de ne pouvoir se consacrer davantage aux enfants, mais elle avait un travail à temps plein, différent de celui de Thibault, certes, mais un travail tout de même : celui d'épouse modèle d'un homme de cette condition.

« Ne ris pas, mon chéri, disait-elle à Arthus. Bérengère *appelait tous ses proches "mon chéri" ou "ma chérie"*, ne te moque pas, tu n'as pas idée de ce que tenir un tel rang implique d'efforts.

— Ah ouais, trop dur, compatissait faussement Lalie, une main sur le cœur. Alors on résume : être toujours sapée comme un top par les plus grands créateurs et assister à tous les défilés de mode de la planète, entretenir son corps avec un coach privé pour rester tankée comme un avion, enchaîner à un rythme d'enfer le coiffeur, la manucure, l'esthéticienne, les journées au golf ou en shopping avec les copines, les cocktails et les dîners avec tous les people du moment...

— Tu me donnes le tournis, ma chérie, disait Bérengère sur le ton de l'ironie. Je suis fatiguée rien que de t'entendre. Tu mesures comme ma vie est épuisante, non ?

— Je rêve...

— Oui, tu rêves. Tu rêves d'avoir la même vie, un jour. Ose dire le contraire. Et tu oublies la fondation. La fondation à but caritatif Clémence-Bayard, que je

préside et grâce à laquelle nous combattons illettrisme, famine et maladie. J'ai besoin de lever régulièrement des fonds, auprès de ces people et de ces copines de golf que tu évoques, Lalie, car elles aussi ont des maris fortunés, et il faut bien puiser l'argent à la source. Alors oui, j'entretiens mes relations, ou mon réseau social, comme vous dites sur Internet. À ce niveau-là, je te jure que c'est tout un art, en tout cas un vrai métier. Tu verras plus tard, quand tu y seras. »

Lalie critiquait sa mère, mais c'était par pure provocation, pour lui faire payer de n'être pas assez disponible pour elle. Au fond, elle enviait sa vie et elle s'y voyait bien dans quelques années, en effet. Bérengère avait raison sur ce point. Arthus reprochait parfois à Lalie sa superficialité, et elle lui reprochait à lui de cracher dans la soupe. Cependant, ils s'accordaient tous deux sur un point : ils auraient aimé que leurs parents passent plus de temps avec eux. L'argent ne remplaçait pas tout.

Arthus rappelait à Thibault la devise de MT Entreprise, « le temps, c'est de l'argent ».

« C'est ça, la vraie richesse, ajoutait-il. C'est le temps. Le temps que vous ne passez pas avec nous et que nous ne rattraperons pas.

— Mais vous n'êtes pas seuls, Loreena et Tomaso s'occupent de vous », argumentait Bérengère.

Indéniablement, elle avait déniché des perles rares en ces deux-là. Le recrutement du personnel de maison lui incombait, et, aucun doute, elle avait accompli deux miracles.

Loreena – Fleming de son patronyme, et donc écossaise – était une lointaine descendante du chercheur britannique Alexander Fleming. Cet homme de science avait obtenu le prix Nobel de médecine pour sa découverte de la pénicilline, premier antibiotique commercialisé qui avait permis de sauver des millions de vies humaines dès la Seconde Guerre mondiale.

« Appréciez-vous à sa juste valeur le pedigree de

ma gouvernante ? » se vantait Bérengère à ses amies, qui s'étouffaient de jalousie. Excellente scientifique elle-même, mais sans emploi, la jeune Écossaise, en plus de s'occuper de l'éducation des enfants, veillait scrupuleusement à leur scolarité.

Tomaso Casagrande, alias « *il Maestro* », surnom qu'il devait à ses talents culinaires, assurait l'intendance – lessive, couture, repassage, cuisine, transport. Et, pour souffrir la comparaison avec Loreena, il affirmait que le génialissime Leonard de Vinci comptait parmi ses aïeux. Chacun feignait de le croire pour ne pas froisser sa susceptibilité. Avec ce gaffeur maladroit et vantard, Arthus et Lalie avaient trouvé un copain de leur âge, et Loreena estimait qu'au lieu d'avoir une aide elle n'avait jamais qu'un troisième enfant à charge.

Les adolescents adoraient ceux qu'ils considéraient comme des parents de remplacement. Seulement, comme tous les enfants, ils avaient aussi besoin de leurs vrais parents, que rien ne pouvait remplacer. Et, en ce samedi matin, ils étaient servis, puisqu'ils avaient quatre parents pour le prix de deux. Exceptionnellement, Bérengère et Thibault étaient présents. Ils le seraient tout au long de ce week-end spécial.

Tristement spécial. Le lendemain, dimanche, ils iraient tous se recueillir sur la tombe de Clémence et Paul Bayard, pour les neuf ans de leur disparition. Et, plus tard dans la journée, Bérengère présiderait, comme tous les ans à cette occasion, un goûter donné par la fondation Clémence- Bayard pour des enfants malades, sous le patronage symbolique et le regard bienveillant, elle en était persuadée, de son amie, d'où qu'elle veillât sur eux. Sa douce Clémence, sa Clémence chérie – vraiment chérie, elle, précisait Bérengère avec une pointe d'humour et de sanglot mal maîtrisé dans la voix.

Pour commencer, ils accompagneraient eux-mêmes les enfants à l'école. Puis, dans l'après-midi, Thibault

supporterait Arthus à son match de rugby, tandis que Bérengère assisterait à la leçon d'équitation de Lalie.

Le petit déjeuner avalé, chacun fila se préparer. Les messieurs furent prêts les premiers et décidèrent de patienter sur les quais de la Seine, devant l'immeuble. Ces dames finiraient bien un jour de se pomponner, et ils pourraient alors se rendre ensemble au collège.

Sitôt qu'Arthus et Thibault sortirent, un inconnu se précipita sur ce dernier, un micro à la main, pendant qu'un autre filmait avec une petite caméra numérique.

« Alors, Thibault Saint-Ange, la mascarade qu'organise votre épouse demain après-midi, avec des pauvres gosses malades que vous instrumentalisez de manière si médiatique, vous donne-t-elle bonne conscience ?

— Eh bien, Mathieu Schwarz, fielleux de si bon matin ? répondit Thibault sur le même ton. Vous vous trompez de cible ou d'ennemi. Et, comme vous le constatez, je suis avec mon fils. Alors je vous prierais de nous laisser tranquilles. »

Arthus observait l'homme avec curiosité. Il était frappé par le contraste entre le calme, le côté bonhomme, presque, de ce Mathieu Schwarz, et l'agressivité de ses propos, de ce qu'ils sous-entendaient.

Comment pouvait-il se moquer de la cérémonie de demain et s'en prendre à Thibault et Bérengère, qui l'organisaient ? Qu'insinuait-il en parlant d'instrumentalisation d'enfants malades et de bonne conscience ? Il semblait si sûr de lui, si sûr de détenir des vérités que lui, Arthus, ignorait totalement.

Deux hommes de la sécurité, chargés de la protection de Thibault dans ses déplacements, jaillirent de l'immeuble et se ruèrent sur Mathieu Schwarz. Ils le plaquèrent au sol sans ménagement, lui arrachèrent son micro et s'emparèrent de la caméra de l'autre homme. Puis ils atomisèrent les deux accessoires à coups de talon.

Thibault fit un pas en direction de Schwarz, toujours

à terre, en braquant son index sur lui. Il le fusilla du regard, dévoré par une fureur dont Arthus ne l'aurait jamais cru capable et qu'il détesta lire dans ses yeux. Thibault s'apprêta à parler à l'homme. Mais il se rendit compte qu'Arthus le regardait avec inquiétude. Alors il se ravisa, se calma instantanément et tendit la main à Mathieu Schwarz pour l'aider à se relever. Ce dernier, ignorant la main tendue, se redressa tout seul. Il palpa son nez qui saignait. « Désolé », bredouilla Thibault en lui proposant un mouchoir sur lequel l'autre cracha. Il planta ses yeux au fond de ceux de Thibault et lui prédit : « Votre heure viendra. Vous aussi, un jour, vous pleurez des larmes de sang. » Puis il fit demi-tour, suivi de son acolyte. « Des larmes de sang, monsieur Saint-Ange », répéta-t-il sans se retourner, alors qu'il avait déjà parcouru quelques mètres.

Les gardes du corps de Thibault commencèrent à bouger dans l'intention de rattraper Schwarz, mais leur patron leur ordonna de le laisser filer.

« Qui est cet homme ? interrogea Arthus.

— Un homme qui se trompe », éluda Thibault.

Il prit Arthus par les épaules et le regarda dans les yeux. « Toi aussi tu es un homme, à présent, il y a certaines choses que je vais devoir commencer à t'expliquer, des choses à propos de MT Entreprise. Il va falloir que tu t'y mettes progressivement. En attendant, promets-moi de ne rien dire à Lalie ni à Bérengère, tu les inquiéterais inutilement. J'ai ta parole ? Ta parole d'homme ? »

Arthus acquiesça d'un signe de tête. Il ajouta, après réflexion : « Tu sais, je crois que je n'aimerais pas faire le métier que tu fais. » Thibault le devisagea, passablement contrarié ; il voulut lui répondre, mais Lalie et Bérengère approchèrent, pimpantes et radieuses, aussi préféra-t-il se taire et remettre à plus tard cette conversation d'homme à homme.

Au cours de la journée, Arthus se dépensa à son match de rugby, et Lalie ne s'épargna pas à sa leçon

d'équitation. Si bien que, le soir venu, l'un et l'autre tombèrent de fatigue et allèrent se coucher sans traîner après le dîner. Ils s'endormirent en vol.

Arthus pressentait que quelque chose n'allait pas comme d'habitude. Mais quoi exactement ? Qu'est-ce qui clochait ? Il marchait dans la rue et avait l'impression d'avancer dans du coton, dans une brume moelleuse et invisible qui lui offrait une douce résistance et ralentissait légèrement ses mouvements.

Ce n'était pas désagréable, juste un peu étrange. Il éprouvait une sensation de décalage. Oui, c'était ça, il se sentait décalé. Tout à coup, la raison de ce décalage lui sauta aux yeux et il se demanda comment il n'avait pas été plus prompt à la détente.

L'époque.

L'époque à laquelle il se trouvait en ce moment même ne correspondait pas à celle à laquelle il vivait d'ordinaire. Il était bien à Paris, aucun doute là-dessus et rien d'anormal, mais dans un Paris d'antan. Un Paris sépia qui, d'après les images qu'il en avait vu quelquefois, remontait au début du xx^e siècle. Un Paris aux rues pavées et non goudronnées ; un Paris aux messieurs en costumes noirs, cols blancs, chapeaux melon et moustaches en guidon de vélo ; un Paris aux dames en robes longues, froufrouantes et corsetées, avec chignons, voilettes et ombrelles ; un Paris où se mêlaient à la circulation – d'une densité bien moindre que celle que l'on connaissait aujourd'hui – automobiles, tramways, vélocipèdes et calèches. Bref, un Paris d'un temps largement révolu. Un Paris de cent ans plus tôt, dans les rues duquel la présence de chevaux ajoutait indéniablement au charme désuet. Malheureusement, les effluves qui émanaient des monticules de crottin embaumaient dramatiquement l'air. Et dire que de nos jours on se plaignait des crottes de chiens.

Sur le trottoir d'en face, Arthus distinguait l'entrée en

arcade d'une petite artère piétonne. De part et d'autre, elle était encadrée par une fabrique d'articles de voyage et de boîtes en tous genres, et par un débit de boissons sur la façade marron rouille duquel s'inscrivait en grosses lettres d'or « Vins & liqueurs ».

Au milieu, devant le passage, un crieur de journaux – un jeune garçon de l'âge d'Arthus – annonçait les unes à pleins poumons : « Drame en mer, au large de Terre-Neuve, Atlantique nord ! Naufrage du *Titanic*, mille cinq cents morts ! » Ou bien encore : « Tremblez, braves gens, huit jours après l'arrestation de Callemine, dit "Raymond la Science", la bande à Bonnot – les bandits en auto – toujours en activité ! »

Arthus ne comprenait rien à ce charabia. Pour lui, *Titanic* évoquait un film vaguement mélo des années quatre-vingt-dix, et Bono était le leader de U2 – un groupe de rock et non de « bandits en auto ». Ni *Titanic* ni Bono n'avaient donc leur place dans ce monde censé appartenir à l'histoire. D'ailleurs, lui non plus n'avait rien à faire là.

« *Le Titanic* et Bonnot, vous aurez tout, vous saurez tout, en lisant *Le Petit Journal*, cinq centimes seulement ! » précisa le crieur. Tandis que des quidams s'approchaient, alléchés par les nouvelles croustillantes du jour et avides d'émotions fortes, Arthus lut, sur la plaque fixée au mur, au-dessus de l'arche : « Passage du Temps ». Il ne s'agissait pas d'une galerie marchande mais probablement d'une ruelle couverte menant à une rue parallèle. Arthus n'en apercevait pas le bout, l'obscurité avalait l'artère en cours de route.

Le crieur de journaux observait l'adolescent avec amusement. Celui-ci allait lui demander s'il se moquait de lui lorsqu'il entendit une voix lui murmurer : « Viens. Approche. » Il tourna la tête d'un côté puis de l'autre. Personne. « Viens. Approche », répéta cependant la voix. Elle provenait d'en face. Pourtant le crieur n'avait pas remué les lèvres.

C'était comme si on l'appelait de l'intérieur de la galerie. Un appel que personne d'autre que lui n'entendait. « Viens. Approche. » L'invitation résonnait dans sa tête. Il tenta de voir qui pouvait bien lui parler à distance, mais il lui était impossible de distinguer quoi que ce soit dans ce tunnel à l'entrée aussi effrayante que la gueule noire d'un serpent géant, qui l'attirait comme la flamme attire le papillon. « Viens. Approche », sifflait la voix de la bête. « *N'y va pas* », conseillait une autre voix, féminine, à la fois inconnue et familière ; était-ce la voix de la prudence ? Arthus était tiraillé. À qui obéir ? À la curiosité ou à la raison ?

« Viens. Approche. »

« *N'y va pas.* » Cette voix qui lui recommandait de rester là, à qui appartenait-elle ?

Tandis qu'il sollicitait sa mémoire auditive, un passant le heurta fortement d'un coup d'épaule et poursuivit son chemin sans se retourner ni s'excuser. « Hé ! Vous pourriez... » Le garçon n'acheva pas sa phrase. Un phénomène étrange attira son attention. Le ciel, radieux jusqu'à présent, s'assombrit brusquement, privant de jour tout le quartier. Arthus leva le nez. Un ballon dirigeable Zeppelin flottait dans les airs et se maintenait en état stationnaire devant le soleil. L'obus horizontal planait comme une menace au-dessus de la ville.

Dans le plancher de sa nacelle, une trappe s'ouvrit. Puis de longues cordes se déroulèrent jusqu'au sol, et des hommes en noir en descendirent. À cette altitude, ils ressemblaient à des fourmis se déplaçant en file indienne le long de brindilles.

« Regardez ! » cria Arthus à l'attention des passants. Il pointait son index en direction du zeppelin. « Regardez ! » Personne ne regardait. Nul ne levait les yeux. Arthus avait l'impression que personne ne l'entendait. Il eut soudain très peur et se demanda s'il ne devenait pas fou, frappé d'hallucinations.

Les premiers hommes en noir du dirigeable, descendus

Remerciements

Je remercie du fond du cœur Sabine Mille, à l'origine de cette aventure folle et merveilleuse ; Cécilia Dutter et David Camus, pour leur amitié et leurs encouragements à un moment de mon existence où j'ai bien failli lâcher prise ; Victoria Stampfer pour « *unsere Männer* » ; Anna Goas pour « *Santa Cucina* » ; Laurent Goas pour les pâtes fraîches à la sauce tomate faites à la main ; Camilla pour son smiley et Marilou pour son dessin sur leur carte ; Reine Changeux, véritable mine d'or sur les mines de charbon ; et enfin Anne, qui me supporte – dans tous les sens du terme – au quotidien, ce qui n'est pas une tâche aisée, je dois bien l'avouer.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2013. N° 109264 (00000)
Imprimé en France